

Iphigénie

de **Jean Racine**
mise en scène et scénographie
Stéphane Braunschweig

création

**23 septembre -
14 novembre**

Berthier 17^e

Location

+33 1 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs

de 7€ à 32€

Horaires

du mardi au samedi 20h, le dimanche 15h

relâches le dimanche 27 septembre, les 11, 25 et 31 octobre et le 1^{er} novembre

Ateliers Berthier

1, rue André Suarès
Paris 17^e

Service de presse

Lydie Debièvre, Valentine Bacher
+ 33 1 44 85 40 73
presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photos également disponibles
sur www.theatre-odeon.eu
mot de passe : podeon82

de **Jean Racine**
mise en scène et scénographie
Stéphane Braunschweig
création

durée estimée 2h15

avec (en alternance*)

Agamemnon
Claude Duparfait
Jean-Philippe Vidal
Achille
Pierric Plathier
Thibault Vinçon
Ulysse
Sharif Andoura
Jean-Baptiste Anoumon
Clytemnestre
Anne Cantineau
Virginie Colemyn
Iphigénie
Suzanne Aubert
Cécile Coustillac
Ériphile
Lamy Regragui Muzio
Chloé Réjon
Arcas
Jean-Baptiste Anoumon
Thierry Paret
Eurybate
Glenn Marausse
Pierric Plathier
Thibault Vinçon
Ægine
Ada Harb
Clémentine Vignais
Doris
Astrid Bayiha
Clémentine Vignais

collaboration artistique

**Anne-Françoise
Benhamou**

costumes

**Thibault
Van Craenenbroeck**

lumière

Marion Hewlett

son

Xavier Jacquot

vidéo

Maïa Fastinger

production Odéon-Théâtre de
l'Europe

Extrait

Iphigénie.

Hé ! mon Père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être Père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse
À qui j'avais pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Agamemnon.

Ah ! ma Fille !

Iphigénie.

Seigneur, poursuivez.

Agamemnon.

Je ne puis.

Iphigénie.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

Agamemnon.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

Iphigénie.

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

Agamemnon.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

Iphigénie.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux Sacrifice.

Agamemnon.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

Iphigénie.

L'offrira-t-on bientôt ?

Agamemnon.

Plus tôt que je ne veux.

Iphigénie.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'Autel votre heureuse famille ?

Agamemnon.

Hélas !

Iphigénie.

Vous vous taisez ?

Agamemnon.

Vous y serez, ma Fille.

Adieu.

Iphigénie, c'est un monde à l'arrêt. Alors que la flotte grecque s'apprêtait à mettre les voiles vers Troie, le vent est tombé brutalement, mettant en panne la machine de conquête. Consulté en secret, le devin Calchas révèle le seul remède à la crise : sacrifier aux dieux la jeune Iphigénie, fille d'Agamemnon. La Grèce doit-elle payer ce prix exorbitant, pour continuer sur sa lancée initiale, et respecter les promesses glorieuses qu'elle s'est faites à elle-même ? C'est ce que prône Ulysse pour qui il n'y a pas d'alternative. Ou faut-il voir dans ce coup d'arrêt, dans cette proposition inacceptable, le signe divin que l'expédition à Troie sera un désastre ? Les chefs de guerre s'interrogent avec inquiétude sur leur avenir et celui de leur civilisation. Heureusement, dans cette drôle de tragédie, tout "finit bien" : c'est une autre victime, l'étrangère de la pièce, qui tombera finalement sous le couteau de Calchas. Les Grecs pourront repartir au combat sans perdre l'une des leurs. Le vent souffle à Aulis, l'épopée reprend souffle, l'Histoire poursuit sa marche conquérante. Pour le meilleur et surtout, sous-entend Racine, pour le pire. Cette pièce étrange et baroque, faite de grand siècle et de rituel sanglant, d'intimités torturées et de calculs politiques, a inspiré à Stéphane Braunschweig un projet en résonance avec notre époque.

Iphigénie, ou le monde à l'arrêt

Je n'avais pas prévu de mettre en scène *Iphigénie*.

Ou plutôt si, il y a vingt-cinq ans, j'en avais eu le projet, parce que j'aimais tout particulièrement cette si étrange tragédie que *Iphigénie à Aulis* d'Euripide avait inspirée à Racine. Mais à l'époque, je n'avais pas trouvé ma porte d'entrée dans la pièce, qui m'aurait permis de la faire résonner dans notre présent.

Alors quand le monde s'est brutalement mis à l'arrêt, une fois passé l'effet de sidération, j'ai repensé à l'armée grecque clouée sur place dans le port d'Aulis parce que les vents sont brutalement tombés. Et quand je sortais dans les rues de Paris désertes, figées dans un silence irréel, c'est une mer d'huile méditerranéenne qui m'apparaissait.

Cette vision des grandes puissances de la planète arrêtées dans leur marche toute tracée vers le profit infini et la conquête économique ne cessait de me ramener à la Grèce d'Agamemnon, Ulysse et Ménélas. Les plus puissants chefs du monde antique réduits à l'impuissance ! Eux aussi ont dû être sidérés, alors qu'ils étaient bien partis pour écraser Troie ! Eux non plus n'auraient sans doute pas écouté les oracles pourtant très scientifiques de notre époque, qui prévoient toutes les catastrophes à venir si notre humanité persiste dans son modèle de croissance.

Pour que les vents reviennent et que les navires de guerre fassent voile vers Troie, le Roi des Rois grecs, Agamemnon, devra sacrifier sa propre fille, Iphigénie. L'équation posée par le devin Calchas est simple et implacable : pas de conquête, pas de profit, pas de toute-puissance sans sacrifice, et même sans sacrifice humain.

À travers les affres et tergiversations d'Agamemnon, Racine semble nous renvoyer cette question : que sommes nous prêts à sacrifier de plus cher pour assouvir nos désirs ? Nous entrons là dans la véritable contradiction tragique, celle d'Agamemnon, et celle de notre société, quand elle doit trancher entre les impératifs économiques et l'impératif éthique de sauver des vies, du moins quand une crise sanitaire lui met crûment le sujet sous le nez, et l'oblige à ouvrir les yeux sur ce qui d'ordinaire reste loin et caché...

En réécrivant la pièce d'Euripide, Racine a inventé pour le dénouement un incroyable tour de passe-passe : il semble nous dire que si on arrive à déplacer le sacrifice de ce qui nous est le plus cher vers ce qui nous est le moins cher, l'étrangère de la pièce par exemple, alors tout peut repartir « comme si de rien n'était ». Mais personne n'est dupe. La tragédie et le théâtre, avec d'autres aujourd'hui, auront montré les ressorts de ce « comme si de rien n'était », en nous plaçant devant l'urgence de repartir autrement.

Nous avons imaginé ce spectacle en avril, au plus fort de la crise, dans un dispositif qui puisse s'adapter aux restrictions sanitaires, avec une double distribution, et avec le désir décuplé de retrouver le public pour partager avec lui nos rêveries sur ce monde à l'arrêt.

Stéphane Braunschweig

Le piège de l'oracle

*« Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ! »*

(Iphigénie, acte 4 scène 4, édition Folio théâtre)

Cette guerre qui se prépare à la grande exaltation des Grecs, où vingt rois vont s'acharner sur la seule Troie, ce carnage organisé dont il se propose d'être le bourreau, Agamemnon ne peut en tirer sans impunité le profit sanguinaire que le droit lui octroie. Ce qui donne au sacrifice d'*Iphigénie* son caractère d'énigme où la demande des Dieux paraît si monstrueuse, c'est son rôle anticipateur. Pour une fois il faudra expier la faute avant de l'avoir commise. [...]

Si c'est Artémis qui exige ce tribut, elle, déesse de la chasse, sait ce dont elle parle. Ce qu'elle demande, elle le demande en prévision de ce qui va suivre mais que les limites de la tragédie ne nous laissent pas franchir. Ici Aphrodite est invoquée trompeusement. Sous couvert de rendre une épouse à son époux, se prépare une noce de sang, une bacchanale de mort en faveur d'Arès. La mort d'Iphigénie, le sac de Troie seront les motifs pour lesquels le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre trouvera une justification auprès des Dieux. Mais les Dieux n'ont pas donné d'approbation au projet de la guerre. Ils disent : « Si les Grecs veulent conquérir Troie, alors il faut sacrifier Iphigénie. » Ils ne disent pas que les Grecs doivent ou font bien de conquérir Troie. Tel est le piège de l'oracle.

André Green, *Un œil en trop* (Les Éditions de Minuit, 1969)

Une absence tragique de vérité

L'univers de Racine ne livre aucune leçon certaine. [...] Les personnages qu'il fait évoluer sur scène n'ont jamais toute la légitimité, ni toute la force, ni tout l'éclat qu'il faudrait pour laisser espérer un triomphe des valeurs positives, quelles qu'elles soient. [...] Il y a toujours un manque, un soupçon, un échec chez Racine, une faille du héros qui l'empêche de vaincre et de transformer le monde, une impossibilité de la volonté à aboutir totalement à sa fin. Et même si les monstres ou les tenants du machiavélisme les plus noirs sont exécutés dans les pièces ou condamnés par contumace, les situations finales n'ouvrent aucun espoir pour la Cité, pour l'Homme ou pour la vertu. Faut-il y voir un pessimisme janséniste, l'expression d'une faillite politique, un doute radical ?

Racine ne cherche aucunement à livrer une Doxa homogène, ni en définissant une esthétique figée, ni en établissant un sens idéologique homogène, puisqu'il ne souhaite visiblement pas que son théâtre soit porteur d'une parole unie. Au contraire, Racine joue sur le manque, sur l'absence de modèle absolu et laisse ses spectateurs en proie à la réflexion, au doute, à la déploration en fin de pièce sans jamais lui donner, à l'horizon de ces tragédies, quelque espérance théorique ou pratique. [...]

Car pour Racine, l'Homme, la Cité et le Monde ne subissent pas une fatalité grecque à la manière des héros de Sophocle : ces trois entités sont en butte aux circonstances plus encore qu'au destin. [...] La question de ses tragédies sera ainsi de comprendre si le mystère des enchaînements tient au destin, au dieux, à Dieu, ou à la manière curieuse dont les choses sont tournées. L'homme racinien se bat en effet contre sa propre nature et contre des obstacles dont le hasard peut être porteur. [...]

L'Homme, à la fois aveugle et voyant, évolue dans un univers où la vérité est cachée sans qu'il soit possible d'en apercevoir autre chose qu'une ombre. Et puisque rien n'est véritablement légitime, puisqu'à chaque action ou à chaque délibération le doute existe quant à l'origine première et à la fin de toutes choses, puisqu'aucune vérité n'est jamais certaine pour les spectateurs, puisqu'enfin, pour reprendre Goldmann, Dieu est caché, l'homme déplore sa propre condition d'abandon. En cette absence tragique de vérité, en cette crise réitérée où personne n'a raison, le seul moyen d'approcher la vérité est de pleurer son absence.

Christian Biet, *Racine ou la passion des larmes* (Hachette, 1996)

L'intériorité

Dans l'Antiquité, où la tragédie procède directement des rites religieux, il était compréhensible que le personnage théâtral tourne ses regards vers la divinité proche ; pour un auteur chrétien, dont le Dieu ne se trouve nulle part, et surtout pas à proximité des « bancs où sont assis les moqueurs », ces apostrophes sont des éléments formels. Cela explique que les invocations qu'on trouve chez Racine ne s'adressent pas toujours aux dieux [...] ; il intériorise la formule traditionnelle : le personnage s'adresse à sa propre âme, à ses propres sentiments ; ainsi, le regard théoriquement tourné vers le haut s'abaisse dans les profondeurs de l'intériorité des personnages, véritable séjour du dieu invoqué.

Leo Spitzer, « L'effet de sourdine dans le style classique : Racine », in *Études de style*, traduit de l'anglais et de l'allemand par Éliane Kaufholz, Alain Coulon et Michel Foucault, Paris (Gallimard, 1970)

Racine et le sacrifice d'Iphigénie

« [...] J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une Victime.
Mais ils vous ont nommée. Un Oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un Autel. »

(*Iphigénie*, acte 4 scène 4, édition Folio théâtre)

En tant que chef des Achéens [Agamemnon] est contraint de conduire sa fille à la mort ; en tant que père il ne peut le supporter [...] Racine a cherché à mettre à nu cette contradiction tragique fondamentale en se séparant des données légendaires qui présentaient le sacrifice d'Iphigénie comme la punition (ou le rachat) d'une faute antérieure. Si Euripide n'en dit rien dans *Iphigénie à Aulis*, il fait rappeler dans *Iphigénie en Tauride* que le roi avait promis de sacrifier le plus précieux des biens qu'il recevrait l'année suivante et que cette année-là Iphigénie naquit et ne fut pas vouée à la déesse comme promis ; Sophocle dans son *Électre* donne une autre version qui met en cause, elle aussi, Agamemnon, coupable d'avoir tué une biche consacrée à Artémis. Or dans la pièce de Racine la divinité réclame le sacrifice d'une Iphigénie sans qu'on sache quelle faute antérieure il s'agit d'expier ; le poète fait même avouer par Agamemnon qu'il l'ignore. Dès lors, quand commence la pièce, Agamemnon n'est pas coupable d'une faute divine ; il n'est coupable que d'une faute tragique, celle qui a consisté à accepter qu'un père pût conduire sa propre fille à la mort. Même Clytemnestre, au comble de ses reproches furieux, n'évoquera pas les crimes antérieurs de son mari comme l'avait fait la Clytemnestre d'Euripide ; elle se contente d'évoquer l'hérédité des Atrides.

Georges Forestier « Préface », in Racine, *Iphigénie* (Folio, Gallimard, 1999)

Sources mythologiques

*« Vous ne démentez pas une Race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre Fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa Mère un horrible festin.
Barbare ! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice.
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas en le traçant arrêté votre main ? »*

(Iphigénie, acte 4 scène 4, édition Folio théâtre)

Atrée descendait de Tantale et, indirectement, de Zeus. Il avait, entre autres frères, un cadet, nommé Thyeste. Ensemble, ils assassinèrent leur plus jeune frère à l'instigation de leur mère, puis développèrent une rivalité haineuse qui aboutit à un meurtre atroce : Atrée tua les trois fils de Thyeste et les fit servir à leur père dans un banquet. Quand Thyeste eut mangé, il lui révéla la nature du repas en lui montrant les têtes de ses enfants. Banni, Thyeste ne songea qu'à la vengeance. Il eut un fils, Égisthe, qui mit Atrée à mort et donna son royaume à Thyeste.

Atrée laissait deux fils, Agamemnon et Ménélas, les Atrides de l'épopée et des tragiques. Agamemnon commença par poursuivre les descendants de Thyeste. L'un d'eux avait épousé Clytemnestre, une des filles de Tyndare, roi de Sparte. Agamemnon le tua en même temps qu'un enfant que venait de lui donner sa femme, puis épousa Clytemnestre. Ménélas désira bientôt épouser Hélène, la sœur de Clytemnestre. Officiellement fille de Tyndare, elle était en fait née de Zeus, qui s'était uni à Léda, femme du roi, sous forme de cygne. Sa beauté de demi-déesse était suprême, tous les princes de la Grèce prétendaient à sa main. À la suggestion d'Ulysse et pour éteindre par avance les guerres intestines qui pourraient surgir du choix de l'un d'entre eux, Tyndare demanda à tous les prétendants de s'engager par serment à soutenir celui qui aurait la préférence d'Hélène. Ils y consentirent. Hélène choisit Ménélas.

Hélène vécut à Sparte, et donna à son mari une fille, Hermione. À ce moment éclata dans l'Olympe une dispute entre les déesses. Éris (la Discorde) avait lancé une pomme d'or dans l'assemblée des dieux, disant qu'elle devait être donnée « à la plus belle ». Personne, dans l'Olympe, ne voulant décider entre Athéna, Héra et Aphrodite, Zeus chargea Hermès de les conduire toutes trois sur le mont Ida, en Troade, où Pâris, un berger, fils du roi Priam, gardait ses troupeaux. L'une après l'autre, les déesses plaidèrent leur cause devant lui, chacune lui faisant des promesses. Héra s'engagea à lui livrer l'empire de l'Asie entière, Athéna lui offrit la sagesse et la victoire dans les combats. Aphrodite lui promit l'amour de la plus belle des femmes, Hélène de Sparte : Pâris lui donna la pomme. Il se rendit ensuite à la cour de Ménélas, où il fut reçu avec de grands honneurs. Hélène, par la volonté d'Aphrodite, se laissa séduire et, réunissant tous les trésors qu'elle put, s'embarqua pour Troie.

Ménélas et son frère décidèrent alors de rappeler aux princes grecs leur serment. Les chefs se rassemblèrent, chacun avec leurs troupes, pour aller à Troie réclamer Hélène. Elu « roi des rois », Agamemnon rassembla l'armée à Aulis. Mais la mer

/...

/... restait fermée aux navires : les vents favorables ne se levaient pas. Interrogé, le devin Calchas désigna comme cause la colère d'Artémis. Soit qu'Agamemnon eût, un jour à la chasse, en tuant une biche, prétendu que la déesse n'aurait pas mieux fait que lui, soit parce qu'autrefois, Atrée n'avait pas sacrifié à la déesse l'agneau d'or qu'il avait trouvé dans ses troupeaux. Quoi qu'il en soit, la déesse demandait un sacrifice. Elle exigeait que l'on immole devant son autel Iphigénie, l'une des filles d'Agamemnon. Agamemnon y consentit ; le sacrifice eut lieu, bien qu'une version adoucie de la légende prétendît que la déesse, au dernier moment, substitua une biche à la jeune fille, et emmena celle-ci dans l'un de ses sanctuaires en Tauride, où elle en fit sa prêtresse.

D'après Pierre Grimal, *La Mythologie grecque* (PUF, 2013)